

La vieille Lorraine prononça ces paroles avec une telle douleur, en levant au ciel ses yeux pleins de larmes, que tous ses auditeurs en furent saisis ; puis elle continua :

Que vous dirai-je • à ce propos que nous ne sachions tous ? Qui n'a senti le désespoir s'emparer de son âme à l'arrivée des premiers casques prussiens ? Et combien n'en avons-nous pas vu défiler dans notre pauvre village, où les régiments, les corps d'armée se succédaient sans relâche. Tous les habitants aisés en logeaient, en hébergeaient. Ils nous traitaient de Turc à Maure, et encore il fallait paraître content... Comme vous le pensez, j'en avais chez moi, pas toujours, mais trop souvent. Peut-être, si nous eussions été plus loin de la frontière, là où l'ennemi n'a jamais pénétré, peut-être mon Jacques me serait-il resté, car enfin je n'avais que lui ; mais il ne put supporter la présence, l'insolence de nos ennemis ; à chaque instant son sang bouillait dans ses veines et bien des fois je lui arrachai des mains un bâton qu'il voulait casser sur le dos de quelque soldat. Il me répéta si souvent : Laisse-moi partir, mère, laisse-moi partir ou je ferai quelque malheur, que j'en vins à penser qu'il vaudrait bien mieux qu'il pérît glorieusement pour la défense de son pays que d'être schlagué ou fusillé pour quelque mauvais coup, et que je laissai tomber de mes lèvres le consentement demandé. Il partit un matin pendant lequel, harassée de fatigue, je sommeillais encore, pour m'épargner le déchirement des adieux, mais il m'avait si tendrement embrassée le soir !

La voix de plus en plus faiblissante de M^{mo} Marther s'éteignit tout à fait et quelqu'un dit dans l'auditoire, plutôt par réflexion que pour formuler une demande :

— Jacques ne revint pas ?

— Il revint, répondit la veuve d'un ton découragé, il